

SUR LE RÔLE DES SOCIAL SETTLEMENTS: POUVOIR DE L'ENQUÊTE ET ESPRIT DE VOISINAGE (1910)

GEORGE HERBERT MEAD

Le *settlement* est une excroissance de la philanthropie ecclésiastique¹. Il existe actuellement de nombreux *settlements* qui dépendent des églises pour une bonne part de leur soutien matériel et spirituel. Et pourtant il est fort probable que les résidents de ces mêmes *settlements* insisteront sur le fait que leur activité singulière est fondamentalement différente de celle des églises, et qu'il est nécessaire de maintenir cette attitude particulière et parfois même d'insister sur cette différence pour que le *settlement* puisse faire son propre travail. La plupart des *settlements* se déclarent libres de toute relation religieuse et revendiquent cette liberté.

Le moment et le lieu de cette rencontre-ci² sont des preuves suffisantes de la relation étroite qui existe entre les *settlements* et la charité organisée. La charité organisée opère constamment et efficacement par le biais des *settlements*, mais le *settlement* ne peut en aucun cas être considéré comme faisant partie de la charité organisée. Il ouvre un domaine dans lequel la charité organisée peut opérer, mais il n'est pas et ne peut pas être identifié avec ces activités caritatives.

Il existe de la même façon des relations entre l'université et le *settlement*. Le travail éducatif a été l'une des phases les plus marquantes de la vie des *settlements*. Des cours de toutes sortes ont été conçus pour ceux qui avaient besoin d'une formation. Le *settlement* a été un centre naturel d'extension de l'université : il a constitué un domaine dans lequel l'enseignement et l'investigation propres à l'université ont pu être menés. Il a fourni un point de départ pour certains types d'enquête sociale qui n'auraient pu être entreprises qu'avec les plus grandes difficultés hors du *settlement*. Mais un *settlement* ne pourra jamais devenir le département d'une université, pas plus que la mission d'une église, ou le bureau d'un district de charité organisée. Sitôt qu'il deviendrait l'une de ces entités, il cesserait d'être un *settlement*.

Son caractère de foyer (*home*) dans la communauté le distingue de toutes les institutions avec lesquelles il a pu être comparé. La particularité du *settlement* est que ses résidents sont chez eux, à la maison,

dans le quartier de la ville où ils se sont installés. Ce n'est pas une station plantée par une autre institution pour sauver des âmes, ni un comptoir de distribution de soupe et de charbon, ni un laboratoire où l'on examine des phénomènes d'un genre particulier. Ce qui enracine le *settlement* dans la communauté, c'est le fait que ses résidents y vivent : c'est leur port d'attache et leur base d'intervention (*pou sto*). C'est ce qui empêche ou prévient son institutionnalisation, ce qui en fait un domaine dans lequel diverses institutions peuvent opérer sans se l'annexer comme une partie d'elles-mêmes. Cette nature de foyer des *settlements* rend également compte de leur très grande diversité. Ils varient en fonction du caractère des résidents qui y sont domiciliés, et il n'existe pas de forme institutionnelle distincte qui leur donne une identité générale ou structurelle. Il est vrai que certains types d'activités se retrouvent assez uniformément dans tous les *settlements*, comme les cours du soir, les postes d'aide aux personnes nécessiteuses, les clubs pour garçons et les salles de réunion de quartier.

Mais la relation de ces activités avec le *settlement* et ses résidents leur confère un caractère qui les distingue du même type d'activités que l'on rencontre dans d'autres institutions. Là où la vie du *settlement* est authentique, toutes ses activités ont pour source le voisinage. Elle exempte l'assistance de la condescendance de la charité personnelle et de l'abstraction de la charité organisée. Elle redonne au professeur et à l'élève la relation personnelle qui était sacrifiée à l'école au nom de l'efficacité de l'enseignement. La conséquence la plus importante de la vicinité (*neighborliness*) dans la conscience du quartier (*neighborhood consciousness*) est peut-être que les relations des résidents avec leurs voisins touchent à tous les aspects de la nature et de la conduite humaines. Les résidents ne doivent pas se spécialiser dans un seul aspect de l'humanité, ils ne doivent pas considérer les personnes avec lesquelles ils sont en contact quotidien comme de simples cas. Nous apprenons peu à peu à apprécier l'importance de statistiques recueillies avec compétence, mais la compréhension du sens de ces statistiques se donne à nous par la sympathie, en nous mettant à la place des autres personnes. C'est l'expérience

des résidents du *settlement* qui rend une telle interprétation particulièrement possible et naturelle.

À titre d'illustration, je peux me référer aux textes qui ont été publiés grâce aux relations de voisinage de Jane Addams [et des résidents de Hull House]³. Il y a un avantage inhérent à la vie des professions : la protection que l'attitude professionnelle donne au professionnel contre tous les autres aspects des individus avec lesquels il traite, à l'exception de son intérêt immédiat. Cette protection est cruciale pour l'accomplissement du travail professionnel. Faire abstraction de tout sauf de ce qui est au cœur de l'attention des êtres humains est aussi un refuge dans lequel la nature humaine, auto-satisfait, sensible et incertaine peut se retirer des implications pénibles de la misère humaine. Le professionnel a tendance à développer une coquille spirituelle et à devenir un mollusque. Le prédicateur qui veut sauver des âmes, le médecin qui veut guérir des malades, l'anthropologue qui cherche à déterminer des types physiques, l'artiste qui observe et reproduit des personnages ou des situations, et jusqu'au travailleur social qui étudie les effets de l'alcoolisme ou de l'accélération du travail en usine, tous vont se vêtir de l'armure du professionnalisme. Aucun d'entre eux ne peut devenir un voisin au sens plein du terme de celui qui est devenu un voleur en compagnie des voleurs. Chacun d'entre eux pourrait efficacement soigner ses plaies, et pourtant aucun d'entre eux ne pourrait l'interpréter de façon adéquate auprès de la communauté.

Bien sûr, il est tout à fait possible que le professionnel soit aussi un voisin. Et en effet, le pouvoir sélectif de la vision professionnelle est le plus grand atout dont nous disposons pour révéler les situations et les expériences humaines que nos voisins comprendront et interpréteront.

Mais si le *settlement* est le foyer depuis lequel il est possible d'aborder les problèmes moraux et sociaux avec la sympathie la plus large

et la plus directe, il est aussi la station où il est possible de les étudier sur un mode scientifique.

Il y a une discussion très générale à l'étranger sur la question du contrôle scientifique – ou de la conduite morale. Je n'ai pas l'intention d'entrer dans tous les détails. Certaines implications de cette question doivent toutefois être prises en considération si nous entreprenons de comprendre le *settlement*. Ces implications sont les suivantes : un *settlement* est, en dans un certain sens, nécessaire pour porter un jugement sur le problème social et, plus spécifiquement, sur le problème moral qui découle de la pauvreté, de l'ignorance, de la congestion urbaine – en général, des problèmes de la misère humaine. Nous avons abandonné la doctrine selon laquelle la misère humaine qui s'accumule dans nos grands centres industriels est due à l'imprévoyance, à la paresse ou à la nature vicieuse des individus qui y sont rassemblés. Nous ne croyons plus que la délinquance juvénile puisse être prise en charge de manière adéquate, voire intelligente, par un tribunal pénal. C'est à un tribunal pour mineurs doté de pouvoirs extraordinaires que nous nous adressons désormais, et même là, il est reconnu qu'en tant que tribunal, cette nouvelle institution est impuissante et inefficace pour traiter les causes de la soi-disant criminalité juvénile.

Nous reconnaissions que la prostitution dans nos villes est un phénomène plutôt bien établi et qu'elle est imputable à nos condamnations morales habituelles. Nous forçons la prostituée à rester une prostituée du fait de l'interdiction (*ban*) que nous lui imposons, et nous garantissons la marchandise dans le commerce impie dans lequel elle est asservie⁴.

J'ai évoqué trois des fléaux [misère, délinquance, prostitution] les plus poignants qui ravagent la société. Il y a des réponses à chacun des jugements moraux traditionnels qui non seulement prétendent jeter le blâme sur qui le mérite, mais qui déclarent aussi rendre compte des conditions qui en sont responsables. En effet, nous entendons

encore de temps en temps l'affirmation selon laquelle la tâche principale de ceux qui veulent réformer la société est de réformer l'individu, de lui insuffler une bonne volonté et de tremper son caractère moral. Ces jugements moraux n'impliquent pas que nous puissions juger ces hommes, ces femmes et ces enfants parce que nous en aurions une connaissance adéquate, ainsi que de leurs conditions de vie. Nous accusons un certain type de jugement moral d'arrogance spirituelle. Cette arrogance spirituelle est peut-être dépassée par une arrogance intellectuelle. Elle prétend connaître ces actes et ces conditions parce qu'elle prétend les condamner. En confessant son ignorance de ses voisins et en entreprenant de les comprendre et de comprendre leurs conditions de vie, le *settlement* suspend son jugement et reconnaît même qu'il doit articuler un nouveau jugement moral.

Nulle part ailleurs que dans ses *settlements*, la société moderne n'a reconnu aussi nettement l'insuffisance et l'absurdité de certains de ses jugements moraux. Car ces *settlements* nient qu'il nous soit possible de comprendre la misère humaine et la délinquance qui en découle tant que certains d'entre nous ne sont pas devenus des voisins sympathiques, qui compatisSENT à cette misère et à ce soi-disant crime. En adoptant cette attitude, nous réprouvons également la condamnation morale et économique dont nous avons frappé ces personnes.

Que ce soit consciemment ou non, le *settlement* adopte une attitude différente de celle de l'église. Car l'église juge l'individu et non la situation. Elle recourt à des normes reconnues et ne dispose d'aucun appareil pour enquêter sur la situation ou pour réviser et reconstruire ses normes. La chaire ne doit pas faire entendre une voix confuse si elle veut préparer à la bataille⁵. Elle ne peut en tout cas pas, à l'heure actuelle, faire appel aux sciences sociales pour déterminer les implications de la moralité d'une situation, savoir en quoi consiste un nouveau péché, ou décider quelle accusation porter en relation à un tort qui découle de conditions nouvelles.

C'est pourtant à la recherche scientifique que nous devons nous adresser pour obtenir ces informations. Et nous devons attendre les résultats de l'enquête scientifique avant de pouvoir qualifier un préjudice subi, et de déterminer quels sont nos devoirs et quelles sont nos requêtes eu égard à des hommes, des femmes et des enfants, qui s'avèrent responsables de leur situation ou qui ont été, sans espoir, pris au piège de celle-ci.

C'est donc sur la relation entre le *settlement* et l'enquête sociale, et la science qui est mise en œuvre pour la mener à bien, que je voudrais tout particulièrement attirer votre attention. J'ai déjà insisté sur le fait que le *settlement* ne peut plus être un laboratoire social ou une station d'observation pour l'université. Il est plus immédiat et plus vital qu'un simple laboratoire ou une simple station ne pourront jamais l'être. C'est la vie, la vie des voisins, qui doit se poursuivre et trouver des solutions à des questions de vie et de mort au moment présent, si misérable ou dérisoire soit-il. Mais cette vie peut être chargée de la promesse qu'un savoir compétent est à même de donner, parce que le voisin intelligent peut comprendre la communauté et en rendre possible la compréhension. Une illustration de l'importance de la science pour la morale et le progrès social se trouve dans l'enquête de Pittsburgh⁶, qui a justement comme arrière-plan cet esprit du *settlement*, essentiel à l'interprétation des statistiques sociales. Une telle étude ne découle pas seulement de l'esprit de quartier, mais elle requiert le même esprit de vicinité pour interpréter et appliquer sa signification dans la communauté.

Le *social settlement* offre la possibilité d'étudier les conditions sociales du point de vue du voisinage et d'évaluer ses résultats par ce biais. Si l'on peut garantir un tel point de départ [à l'enquête] et une telle évaluation de [ses] résultats, ce sera la meilleure assurance à souscrire pour notre démocratie. Il est possible d'aborder la recherche sociale du point de vue de l'efficacité nationale et municipale. La réforme sociale et l'amélioration générale des conditions des travailleurs dans la communauté peuvent être tenues pour des

atouts industriels de l'État et être portées de façon avisée par des hommes d'État clairvoyants, comme c'est le cas en Allemagne⁷. Elles peuvent être exigées par le programme d'un parti révolutionnaire qui se tourne vers un État socialiste et elles peuvent être compromises par les haines de classe. Elles peuvent être poursuivies pour le bien de différents intérêts sociaux et pour la promotion de causes spécifiques, auxquelles s'identifient différentes institutions. Faisons avancer cette réforme par tous les moyens ! Ses résultats doivent placer l'humanité sur de meilleures fondations. Elles doivent assurer une vie plus riche et plus saine aux milliers de personnes qui vivent aujourd'hui à l'étroit, écrasées et rabougries physiquement et spirituellement par les conditions dans lesquelles elles sont nées et dont elles ne pourront jamais s'extraire au moyen de leurs seuls pouvoirs mutilés (*crippled*). Mais l'enquête et la réforme conséquente qui jaillit de la conscience de mon voisin, la conscience que je suis son gardien, ne seront ni matérialistes ni inspirées par les antipathies de classe. Cette enquête et cette réforme seront d'inspiration démocratique. Elles seront évaluées pour l'homme tout entier, le petit enfant et le vieil homme, ainsi que le travailleur efficace. Elles entreront dans la vie de tous et trouveront une expérience à préserver et à accroître chez les êtres les plus humbles qui lèvent les yeux et n'ont rien à manger.

Nous sommes trop enclins à entretenir une fausse vision de la science. La science sociale, aux prises avec une masse de données apparemment sans espoir, incertaine de ses méthodes, hésitant à quitter les abstractions sur lesquelles elle s'est appuyée comme sur des béquilles pour boitiller jusqu'à la borne d'aujourd'hui, la science sociale se tourne vers les sciences physiques, avec leurs faits bien ordonnés et leurs doctrines cohérentes. Elle est en droit de supposer qu'en rassemblant un tel corpus de matériaux pré-assimilés et en s'équipant d'un arsenal d'hypothèses efficaces, elle s'engage dans une tâche qui est celle d'une science théorique, tout en espérant mettre ses résultats au service de l'humanité. Elle aspire à développer des domaines d'application qui dépendront de la pure théorie de

la doctrine abstraite. Mais un tel espoir, sous cette forme, repose sur une appréhension inadéquate de l'histoire des sciences physiques.

Les sciences physiques ne sont pas nées d'investigations théoriques, mais de problèmes très concrets, et la direction qu'elles ont prise a été déterminée par les problèmes dont elles ont émergé. Cela signifie tout pour une science de voir ses problèmes déterminés par elle (*by it*). Cela signifiera tout pour notre investigation sociale que ses problèmes soient déterminés pour elle (*for it*). Cela signifiera tout pour notre enquête sociale d'avoir son problème déterminé par la conscience du voisin plutôt que motivé par les exigences de croissance de la production industrielle, par les contraintes d'exploitation d'un monopole capitaliste, ou par les causes de la prohibition de l'alcool ou de l'abolition de la prostitution⁸. La différence qui résultera d'une telle position du problème de l'enquête sociale se trouvera dans le type de faits qu'elle mettra en lumière.

À titre d'illustration, la présentation de la situation sociale qui inspire notre programme de formation industrielle⁹ ne manque pas d'intérêt. Du point de vue des métiers spécialisés, il y a une pénurie d'ouvriers qualifiés. L'éducation industrielle est censée répondre à ce besoin. Un tel programme ne s'intéresse pas à l'éducation de l'ouvrier non qualifié. Celui-ci n'a pas besoin d'une formation spéciale pour une aisance qu'il acquiert en quelques semaines en entretenant une machine. Mais il a besoin, dans sa propre vie, d'une éducation qui l'aide à combler la pauvreté de son activité en usine, et ce besoin est bien plus fort et bien plus impérieux que ne l'est la demande de formation d'ouvrier qualifié.

Ce n'est pas le programme de la Société nationale pour l'encouragement de l'éducation industrielle¹⁰ qui fera avancer la cause de l'éducation des travailleurs sans qualification. Il est à craindre que les organisations du travail ne soient pas non plus très conscientes de ses exigences. L'ouvrier qualifié lui-même ne l'est pas davantage, c'est son voisin qui a une conscience vive de son malheur. C'est ce

voisin qui le rencontre, garçon simple asservi à sa machine, à moitié assommé par la monotonie de la tâche, exaspéré par l'ennui que tout cela suscite, en proie à un appétit malsain de distraction et d'excitation¹¹. C'est lui qui le suit dans le processus étouffant de spécialisation sans espoir, qui le transforme en un rouage de la machine, et qui finalement l'envoie à la casse où il accompagne la machine quand l'un comme l'autre se retrouvent hors d'usage. C'est lui qui voit son ambition s'amenuiser, l'alcool se substituer à l'envie de divertissement et l'homme tout entier s'effondrer parce qu'il n'a aucun intérêt pour son métier et qu'absolument rien ne lui permet de prendre pied dans d'autres intérêts. C'est lui seulement, comme personne, qui peut répondre à l'homme tel qu'il est, dans sa totalité, qui a la compétence de définir le problème pour la recherche sociale et qui peut voir apparaître une foule de faits, mais de façon tardive et incomplète, lorsque le problème est fixé par un intérêt particulier ou asservi à une cause particulière.

Le plus grand héritage de l'Amérique d'aujourd'hui est peut-être son système d'écoles publiques. Il est désajusté, à bien des égards, mais il a une puissance de rédemption, en ce qu'il incarne l'idéal d'un système d'éducation qui est le même, pour chacun et pour tous¹². En dépit du gaspillage d'une bonne part des études et de la carence du corps enseignant, ses programmes continuent de porter, pour chaque enfant qui entre dans ses murs, la conception de quelque chose de libéral.

Je ne sais où nous pourrions aller chercher et préserver cet idéal démocratique des êtres humains qui doivent faire l'objet de notre recherche scientifique, ni comment nous pourrions énoncer notre problème de réforme en termes démocratiques, si ce n'est dans la conscience du voisinage. Le droit du *settlement* se situe au point de départ des enquêtes sociales qui doivent réorganiser nos municipalités.

Nous souffrons, par comparaison avec les municipalités européennes, dont les affaires sont dirigées avec prévoyance et menées avec efficacité. Le fondement de cette différence se trouve, bien entendu, dans les bureaucraties efficaces qui ont été héritées d'un système non-démocratique plus ancien¹³. Il reste à voir s'il est possible pour l'Amérique d'atteindre une telle efficacité, sans sacrifier la démocratie qui est notre héritage. Ce résultat ne peut apparemment être atteint que s'il existe une conscience véritable de l'être humain telle que celle qui peut naître de l'attitude de vicinité (*attitude of neighborliness*) du *settlement*.

Mais si le *settlement* donne le point de vue depuis lequel doit se dérouler l'enquête sociale, il est encore plus essentiel pour l'évaluation de la méthode scientifique et des résultats scientifiques. Nous reconnaissons que nous vivons à l'ère de la science, que le contrôle de la vie n'est plus celui de la tradition, avec ses habitudes sociales fixes, et que la science entreprend de faire directement ce que le processus social accomplissait aux premiers temps de la société humaine. La politique et l'éducation fournissent des exemples frappants de ce changement de point de vue. La conception de l'État en tant qu'organe de la communauté qui accomplit ses objectifs de manière économique et directe est très éloignée des conceptions du souverain et du sujet, et du service indirect rendu par le souverain à la communauté dont il était la création.

L'éducation n'existant à l'origine que pour l'église et la force cléricale du monarque. Elle a progressivement intégré à ses programmes (*curriculum*) la littérature du passé et a lentement accepté les sciences qui s'étaient formées en dehors de ses universités. Elle a récemment été confrontée à la tâche de rendre accessibles à tous les membres de la communauté des livres et des nombres ainsi que les documents et les méthodes, devenus essentiels à la vie, à notre époque sophistiquée. La science de l'administration et la science de l'éducation s'engagent à faire, en gardant un œil attentif sur leurs objectifs, ce qui était le résultat indirect de nombreuses habitudes sociales divergentes il

y a un siècle ou deux. Le changement le plus frappant de ce type se trouve dans les domaines de la médecine, de l'assainissement et de l'hygiène. Ici, nous pouvons au moins voir clairement s'il ne nous est pas possible d'agir directement. Nous sommes témoins de l'attitude courageuse des nations qui entreprennent d'éradiquer, par une réglementation maintenue dans le long terme, des fléaux nuisibles qui, il y a un siècle, étaient encore considérés comme les visites d'un Dieu en colère.

Mais face à de tels accomplissements, réels ou possibles, de la science, combien sont limités ses effets sur nos tribunaux pénaux, sur la détermination de nos standards de vie, sur le contrôle de nos ressources économiques et sur la garantie de notre indépendance économique ! Combien minimales et insignifiantes sont les contributions de la science au contrôle de la vie sexuelle, aux soins précoces et à l'élevage des enfants ! Si nous considérons l'homme comme un faisceau d'instincts, tel que le professeur William McDougall nous le présente dans son livre de psychologie sociale (1908), et si nous nous demandons quelle partie de l'homme est passée sous le contrôle de la science, nous constatons que les instincts les plus profonds, ceux qui ont trait à l'apprentissage, à l'affirmation immédiate de soi, au sexe et à la parentalité, n'ont été que légèrement affectés par la méthode scientifique.

Les processus secondaires, par lesquels ces pulsions plus élémentaires sont organisées et médiatisées en société, ont été en partie placés sous la coupe de la méthode scientifique et pourraient évidemment l'être davantage encore. Dans les processus secondaires, nous voyons quelle est la fin vers laquelle notre conduite est orientée et nous sommes prêts à accepter les avis d'experts sur les moyens appropriés pour atteindre cette fin. Mais au plus profond de la nature humaine, nous n'avons pas été en mesure d'affirmer quelle est la fin de cette action, et nous n'avons pu, par conséquent, rechercher auprès de la science les moyens qui mettraient cette fin à notre portée.

Nous savons très clairement comment nos enfants doivent être nourris, habillés et protégés contre les infections, mais nous devons encore subir les grondements d'un Roosevelt sur la question du suicide racial¹⁴. Et nous n'avons aucun moyen de régler la question par un appel incontesté à l'autorité scientifique...

BIBLIOGRAPHIE

- ADDAMS Jane (1909), *The Spirit of Youth and the City Streets*, New York, The Macmillan Company.
- ADDAMS Jane (1910), *Twenty Years at Hull-House*, New York, The Macmillan Company.
- ADDAMS Jane (1912), *A New Conscience and an Ancient Evil*, New York, The Macmillan Company.
- ADDAMS Jane (1907), « Address on Industrial Education », ou « The Importance of Industrial Education From the Social Standpoint, November 16, 1906 », *Bulletin, National Society for the Promotion of Industrial Education*, 1, p. 37-44.
- BROOKS John Graham (1895), *Compulsory Insurance in Germany, Including an Appendix Relating to Compulsory Insurance in Other Countries in Europe*, Washington, Government Printing Office.
- KELLOGG Paul U. (ed.) (1909-1914), *The Pittsburgh Survey*, 6 vol., Kingsley House, Pittsburgh et Russell Sage Foundation.
- MCDOUGALL William (1908), *An Introduction to Social Psychology*, Londres, Methuen & Co.
- MEAD George Herbert (1909), « Industrial Education, the Working-Man, and the School », *The Elementary School Teacher*, 9, 7, p. 369-383.
- MEAD George Herbert (1907), « The Educational Situation in the Chicago Public Schools », *City Club Bulletin*, 1, p. 131-138.
- MEAD George Herbert (2011), *G. H. Mead : A Reader*, Filipe Carreira da Silva (ed.), New York et Abingdon, Routledge, p. 247-253.
- ROOSEVELT Theodore (1904), « Letter to Mrs. Bessie Van Vorst, 18 October 1902 », *Presidential Addresses and State Papers*, vol. 14, part 2, Statesman edition, New York, Review of Reviews.
- ROSS Edward A. (1901), « The Causes of Race Superiority », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 18, 1, p. 67-89.
- WEBB Sidney (1907), *The Decline in the Birth-Rate*, Fabian Society Tract, 131, Londres, Fabian Society.

NOTES

1 Mead George Herbert (1909-10), « On the Role of Social Settlements. Begins: “The Settlement grew out of ecclesiastical philanthropy.” Typescript carbon, 12 pp., undated », in Special Collections Research Center, George Herbert Mead Papers, Box 15 Folder 14 (12 pages). La version anglaise est accessible dans *G. H. Mead : A Reader*, Filipe Carreira da Silva (ed.), New York et Abingdon, Routledge, 2011, p. 247-253. Traduction de l’anglais au français et notes par Daniel Cefäï.

2 Le déictique « cette » de « cette rencontre » renvoie à la situation d’énonciation, à savoir la conférence donnée par Mead le 16 octobre 1910 (*Annual Register*, 1910-1911 : 200), à l’occasion d’un Sunday Settlement, à Mandel Hall, Université de Chicago, à l’invitation du Comité philanthropique de la Christian Union – auquel le *settlement* de l’Université était affilié.

3 En 1910, il faut entendre par là les Hull House Maps and Papers de 1895, les articles et les livres que Jane Addams a publiées, ou les résultats des enquêtes menées par des résidents du *settlement*, par exemple celles de Florence Kelley sur le travail des enfants, de Julia Lathrop sur les institutions de soin, d’Alice Hamilton sur la tuberculose et la typhoïde, ou d’Edith Abbott et Sophonisba Breckinridge sur le logement.

4 Cette vision de la prostitution comme problème social, engendré et entretenu par sa définition, est peu commune à l’époque. La sensibilité morale est en train de changer à ce propos. Mead est sans doute en phase sur cette question avec W. I. Thomas avec qui il partage le même logement. Addams, dans *Twenty Years at Hull-House* (1910 : 354), rend les mères, qui refusent de « comprendre l’insatiable demande de bon temps » de leurs filles, responsables de cette « statistique pathétique selon laquelle les quatre cinquièmes des prostituées ont moins de vingt ans d’âge ». Elle précise dans *A New Conscience and an Ancient Evil* (1912 : 59), que le motif de la « pression économique » dissimule souvent ceux de « l’amour du plaisir, le désir de parure (*finery*) ou l’influence de mauvais compagnons », niés par le puritanisme des parents. Un autre argument, que l’on peut tirer de *The Spirit of Youth and the City Streets* (1909), est que les salaires procurés par les emplois autorisés sont beaucoup trop faibles, en comparaison avec l’argent facile de la prostitution. L’ennui des tâches proposées dans les champs, les bureaux et les usines, les rend peu attractives en regard des amusements des quartiers de plaisir (Bright Light districts). Enfin, le silence, dû à une morale étriquée, rend impossible l’éducation du public, et contribue à la diffusion des maladies sexuellement transmissibles : la presse s’interdit d’en parler, le clergé ne prêche pas contre ce « mal

social » et les médecins « utilisent une nomenclature confuse dans les hôpitaux, et n'inscrivent que les causes contributives sur les certificats de décès des victimes » (1912 : 185-186). La solution d'Addams – la chasteté – dans ce pamphlet à l'éthique puritaine (que Lippmann qualifiait de « livre hystérique »), n'était sans doute pas celle de Mead, et pour sûr, pas du tout celle de Thomas.

5 Sans doute une référence aux Corinthiens : « *For if the trumpet give an uncertain sound, who shall prepare himself to the battle ?* » (Première lettre de Paul aux Corinthiens 1:14; 8).

6 Paul U. Kellogg (ed.), 1909-1914, *The Pittsburgh Survey*. Le *Pittsburgh Survey* a été mené en 1907-08, avec un financement de la Russell Sage et a regroupé une équipe de chercheurs de premier plan (John R. Commons, Edward T. Devine, Elizabeth B. Butler, Margaret Byington, Crystal Eastman, John A. Fitch...) et deux artistes remarquables, le photographe Lewis Hine et le peintre Joseph Stella. Cette enquête sociale est devenue un modèle d'étude de communauté industrielle, orientée vers l'identification et la résolution de problèmes pratiques. Kellogg est ensuite retourné dans l'équipe de la revue *Charities & The Commons*, qui avait été fondée par Edward T. Devine en 1897, alors qu'il était secrétaire général de la Société d'organisation caritative (Charity Organization Society) de New York (l'embryon de la New York School of Philanthropy

et plus tard de l'école de travail social de Columbia). Kellogg en deviendra l'éditeur en chef en 1912, rebaptisant le magazine *The Survey*.

7 John Graham Brooks (1895), pasteur universaliste unitarien et sociologue spécialiste des relations du travail et des mobilisations était la principale source dans les années 1890-1900 sur les régimes d'assurance sociale et les conditions de travail en Allemagne. Mais Mead avait été directement exposé aux mouvements de réforme sociale allemands et aux premières politiques sociales de Bismarck (les lois sur l'assurance santé de 1883, accident de 1884 et vieillesse et handicap de 1889) lors de ses études à Leipzig et Berlin en 1888-89.

8 Mead fait référence à deux puissants mouvements sociaux de la fin du XIX^e siècle, le mouvement anti-alcool (*temperance*) avec ses puissants partis et ligues et le mouvement pour la « pureté sociale » (*social purity*), l'un et l'autre opposés à toute conduite immorale selon les canons de la bienséance chrétienne.

9 Le débat sur l'éducation industrielle bat son plein au tournant des années 1900 à 1910 et se nourrit de nombre d'interventions de Dewey, Mead ou Follett.

10 Il s'agit sans doute de la Société nationale de promotion de l'éducation industrielle (National Society for the Promotion [plutôt qu'Encouragement dans le texte de Mead] of Industrial Education) créée le 16 novembre

1906 à Cooper Union, New York. Jane Addams y avait donné un long discours : « Les villes américaines présentent des ressemblances stupéfiantes avec le ghetto médiéval, les immenses zones industrialisées du Lancashire, et la "Black Country" [les West Midlands au milieu du XIX^e siècle] dans laquelle la vie sociale des travailleurs répète les rudesses de la Restauration de Londres. Cette condition est le résultat inévitable de la séparation de l'éducation et de la vie contemporaine ainsi que de l'hypothèse selon laquelle la culture et l'apprentissage n'ont rien à voir avec le développement industriel. Dans de telles circonstances, l'éducation devient irréelle et farfelue, l'industrie devient impitoyable et matérialiste, et les contributions des personnes éduquées n'ont aucune conséquence directe sur leur développement.

Séparer les intérêts pour l'éducation de la vie contemporaine signifie non seulement que l'éducation perd son sens et s'en tient à s'inspirer de la tradition, mais aussi que la vie contemporaine, une fois soustrait cet intérêt pour l'éducation, devient mécanique et peu inspirée par la variation et le charme de la jeunesse. » Addams (1907) en appelle à une éducation industrielle dans des termes proches de ceux de Mead, qui vient de publier « Industrial Education, the Working Man, and the School » (1909). « Où cette expérimentation pourrait-elle être tentée si ce n'est dans une démocratie ? Qui pourrait croire avec autant de dévotion en l'enfant ordinaire, et développer avec autant

de succès ses capacités, que le professeur américain ? Donnons à chaque enfant de chaque école une éducation industrielle, non pas pour la raison étiquetée de l'adapter à la vie de l'usine d'aujourd'hui, mais pour le mettre en relation avec le développement industriel de son époque, qui n'est qu'une des manifestations de l'évolution de la vie humaine. Les éducateurs doivent conquérir l'industrie qu'aujourd'hui ils ignorent, en se réfugiant dans les grottes de l'enseignement classique, ou en enseignant une industrie de l'outillage préconisée par Ruskin et Morris dans leur première réponse au système industriel actuel » (« The Importance of Industrial Education From the Social Standpoint, November 16, 1906 », <https://digital.janeaddams.ramapo.edu/items/show/5965>).

11 Ces thèmes de la surexploitation, de la monotonie et de la fatigue des emplois industriels ou bureaucratiques qui font l'attraction de la vie de la rue venaient d'être développés par Jane Addams dans *The Spirit of Youth* (1909).

12 Mead avait eu une part active dans la Lab School et dans la Physiological School (destinée à des enfants en situation de handicap), il avait dirigé la revue *Elementary School Teacher* et venait de prendre part aux conflits sur l'administration des écoles publiques de Chicago (Mead, 1907).

13 Mead impute justement l'efficacité des administrations européennes à leur ancienneté – leur processus d'organisation et de rationalisation remontant aux monarchies des États-nation. Le problème de l'efficacité est au cœur de la politique progressiste en 1910 aux États-Unis : les Bureaux de recherche municipale sont en train de se développer, le premier à New York en 1907 ; le Plan Burnham-Bennett est publié en 1909 et la planification urbaine, en tant que discipline et profession en est encore à ses premiers pas.

14 Le 18 octobre 1902, dans une lettre à Bessie Van Vorst (qui venait de publier le chapitre III de « *The Woman Who Toils* » dans *Everybody's Magazine*), Theodore Roosevelt qualifie le suicide racial de problème « fondamentalement et infiniment plus important que toute autre question dans ce pays ». « L'homme ou la femme qui évite délibérément le mariage, qui a un cœur si froid qu'il ne connaît pas de passion et un cerveau si superficiel et égoïste qu'il ne veut pas avoir d'enfants, est en fait un criminel contre la race, et devrait être un objet de mépris et d'horreur pour toutes les personnes en bonne santé. » Perpétuer et fortifier la race en ayant beaucoup de beaux enfants est une marque de vertu civique... Le « suicide racial » était une alarme lancée par les eugénistes. Le terme en l'occurrence avait été inventé en 1900 par Edward A. Ross (1901). Le taux de natalité différentiel entre les femmes protestantes nées aux États-Unis et les immigrantes catholiques pouvait être

fatal pour la race anglo-saxonne, plus largement « nordique », comprenant Germains du Nord, Hollandais et Scandinaves (dolichocéphales), par opposition aux races alpine et méditerranéenne (brachycéphales), selon Madison Grant. Sidney Webb (1907 : 17) tenait des propos comparables en Angleterre : « Vingt-cinq pour cent de nos parents produisent cinquante pour cent de la prochaine génération. Il ne peut en résulter d'autre alternative qu'une détérioration naturelle, dans ce pays tombant progressivement aux mains des Irlandais et des Juifs. » Aux États-Unis, la solution résidait dans les méthodes de restriction et de sélection des processus d'immigration.